

ont fait plus de deux mille kilomètres pour desservir cette mission que dans le pays on considère comme faisant partie du lac Sainte-Anne. Ces chers Pères ont besoin de secours pour faire face aux exigences du ministère parmi les chrétiens, sans parler des infidèles dont le chiffre est porté à une vingtaine de mille dans cette partie du diocèse."

Il y avait chose plus pénible encore que les voyages et les travaux, c'était l'isolement. "Il faut avoir éprouver ce terrible isolement, a écrit le P. Lacombe, pour comprendre les souffrances et les agonies morales auxquelles il soumet l'âme en proie à la tristesse et à l'ennui. Vous n'avez toujours en face de vous que des sauvages et des métis qui sont loin de se rendre compte de votre situation et de votre embarras. La seule chose à faire est de s'armer de courage et de s'abandonner à Dieu."

Deux fois l'année la poste apportait des lettres et des journaux. "Il ne faut pas croire, écrivait encore notre héros, que nous étions indifférents à la grande voix de la presse. Par elle, nous apprenions quelquefois la mort d'un parent, d'un ami, ou quelque autre nouvelle qui nous jetait tantôt dans la joie, tantôt dans le deuil. Souvent c'était un événement qui mettait un regain de courage dans notre vie d'abnégation. . . ."

En 1859, le R. P. Rémas vint à Saint-Boniface pour y chercher des religieuses destinées à cette mission. Pendant son absence le P. Lacombe s'occupa de leur préparer un logement et une maison d'école. A ce moment, il reçut la visite d'un noble gentilhomme anglais, lord Southesk qui, de passage à Edmonton, voulut faire la connaissance du missionnaire et se rendre à sa mission du lac Sainte-Anne.

Les Sœurs Grises, au nombre de trois: Sœurs Emery, Lamy et Alphonse, arrivèrent à la mission le 24 septembre. Le P. Lacombe les reçut avec joie et s'institua leur professeur de cris. Une école fut bientôt ouverte et elle compta dès le début une trentaine d'élèves. Comme l'a fait remarquer Mgr Taché à propos de cette fondation, "adjoindre à nos établissements des couvents de religieuses, c'était demander aux missionnaires, de partager avec ces héroïnes la maigre pitance qui les soutenait; c'était demander à ces dernières le plus haut degré possible d'abnégation, le sublime de la charité et du dévouement."

— "Nous étions bien pauvres, a écrit à son tour le P. Lacombe, mais ces bonnes religieuses partageaient joyeusement notre pauvreté et les rigueurs du temps. Toujours à la veille de manquer de tout, nous avons toujours trouvé le strict nécessaire; métis et sauvages étaient heureux de nous faire partager leurs pauvres repas de pimikân et les produits de leur chasse."

A suivre.